



**DIDIER CASTINO**

Rue Monsieur-le-Prince



LIANA LEVI



## Culture

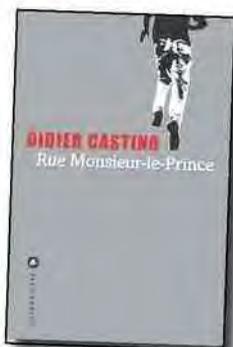
### Romans

#### **Rue Monsieur-le-Prince, de Didier Castino**

Éditions Liana Levi, 208 pages, 17,50 euros.

**L**e personnage du roman se rappelle de sa jeunesse, de ses années d'études et des manifestations pendant le mouvement contre la loi Devaquet.

Un personnage qui se souvient de la mort de Malik Oussekine, tué par la police le 5 décembre 1986, un jour de manifestation à Paris, par les voltigeurs de Pasqua, alors ministre de l'Intérieur. L'auteur nous raconte les moments qui précèdent, les circonstances de cette mort atroce, l'acharnement des policiers qui l'ont battu à mort, les mensonges de l'État, cette injustice jamais réparée, à partir des faits tels qu'ils sont connus mais aussi en imaginant les derniers instants de la vie de Malik et de sa mère qui l'attend, inquiète, à la maison. Ce roman à la mémoire de Malik rend aussi hommage à ces nombreux jeunes tués par la police depuis des années, victimes du racisme, des violences policières, avec à la fin, plus de



3 pages de noms: « la plupart seront français, mais leurs noms, leurs visages, leurs sourires, leurs paroles les rendront étrangers et c'est peut-être pour cela qu'ils seront morts, pour cela qu'on pourra en dresser l'inventaire, on se dira oh là là ça fait beaucoup de noms tout ça, des pages entières, des murs entiers. On se tiendra silencieux, les yeux grands ouverts, devant autant de monde. »

**Philippe Poutou**



# Le rendez-vous des livres

## « Avant, ceux qui prônaient des idées racistes se taisaient... »

Dans *Rue Monsieur-le-Prince*, son deuxième roman, Didier Castino, revient sur l'année 1986, la mort de Malik Oussekinge sous les coups de la police et la montée du Front national. Entretien.

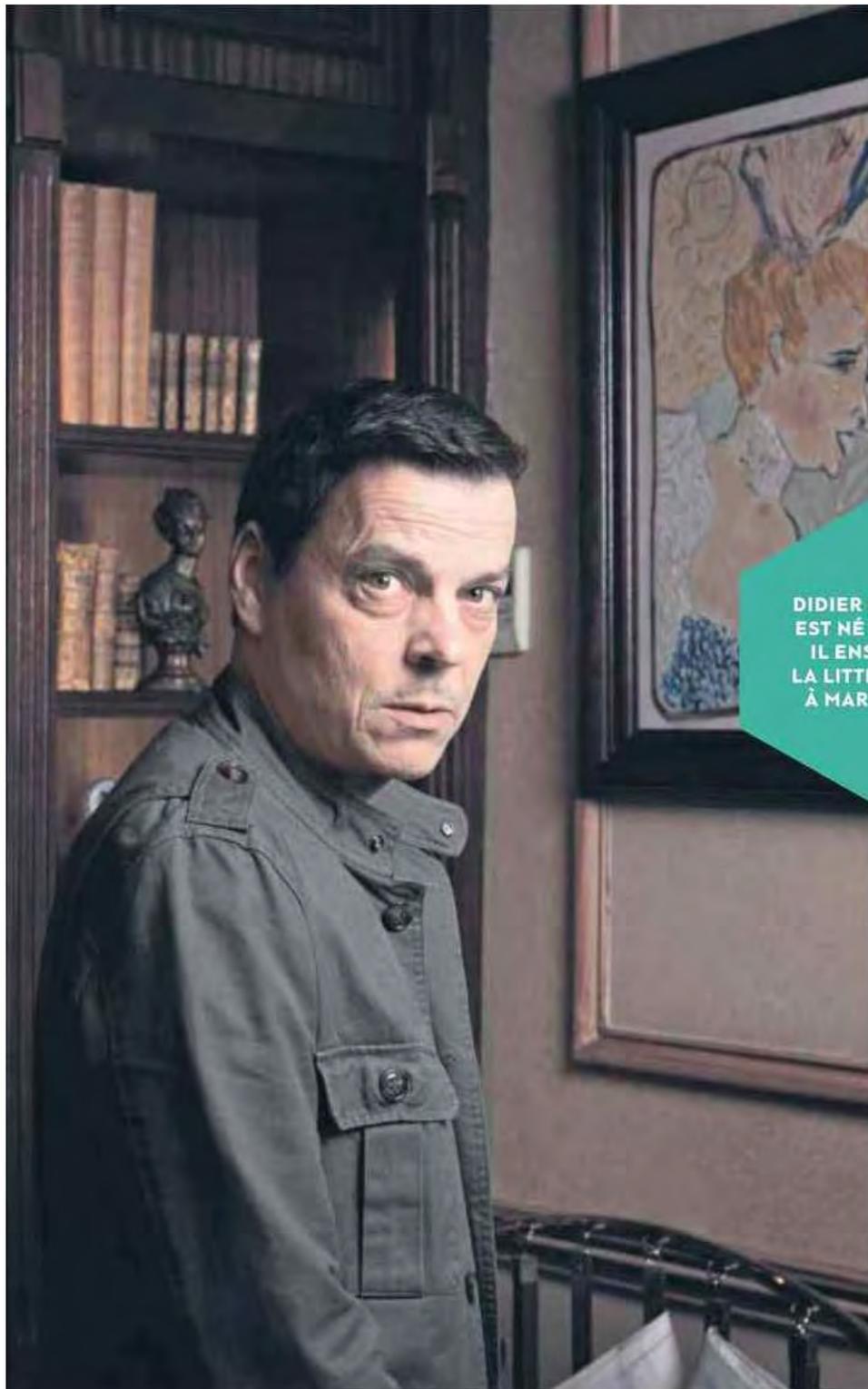
**A**près le silence (Liana Levi, 2015), récompensé par le prix du premier roman, faisait entendre la voix d'un ouvrier des Fonderies et Aciéries du Midi, mort dans un accident du travail. Le narrateur de *Rue Monsieur-le-Prince* (1), étudiant à Aix en 1986, monte à Paris pour suivre les manifestations étudiantes contre la loi Devaquet. Trente ans plus tard, il revient sur ses engagements de jeunesse et s'interroge sur ce qu'il nomme « les racines du mal » : la montée inexorable du Front national (FN).

**Pourquoi revenir aujourd'hui sur l'année 1986 et la mort de Malik Oussekinge ? Est-ce un intérêt ancien ou une volonté de parler au présent des violences policières et de la montée du Front national ?**

**DIDIER CASTINO** Pour les personnes de ma génération, 1986 est un moment rare. Par ces vagues de manifestations, la jeunesse s'est sentie exister, elle s'est affranchie. C'était une initiation politique à la fois fulgurante et tragique. La mort de Malik Oussekinge a donné une autre orientation à ce mouvement. C'était aussi une époque où très peu de ceux que l'on nommait « Noirs » ou « Arabes » avaient accès aux études supérieures. Je ne voulais pas écrire sur les violences policières, mais en travaillant sur le sujet, je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'un fait de société, et non d'un fait divers. Le rapport du Défenseur des droits précise que les jeunes « perçus comme Noirs ou Arabes » ont vingt fois plus de chances de se faire contrôler. À la suite de l'affaire Théo Luhaka est apparu un schéma assez éloquent : lors des interpellations, ces jeunes sont trois fois plus violentés, insultés, tuoyés. Mon narrateur a vécu les événements de 1986, il a été exalté, puis il a vieilli. J'interroge cette jeunesse perdue, l'engagement, le fait de composer avec ce qui paraissait insoutenable, la perte de la radicalité.

**Vous employez l'expression « les racines du mal » à propos de cette année 1986, pourquoi est-elle, selon vous, le pivot à partir duquel le FN va monter inexorablement ?**

**DIDIER CASTINO** La violence policière intervient dans un contexte politique très dur. 1986, c'est la cohabitation, on entend parler des



DIDIER CASTINO  
EST NÉ EN 1966.  
IL ENSEIGNE  
LA LITTÉRATURE  
À MARSEILLE.

charters pour le Mali, du Code de la nationalité française et le verbe du ministre de l'Intérieur, Charles Pasqua, est très violent. Dans ce contexte, un jeune Arabe meurt sous les coups de la police. Pour moi, les racines du mal sont les trente-cinq députés d'extrême droite qui, en 1986, entrent au Palais-Bourbon. À l'époque, les réactions sont épidermiques, on quitte les plateaux de télévision. J'ai voulu montrer que ce parti était devenu fréquentable. Avant, ceux qui prônaient des idées racistes se taisaient, leur parole était souterraine. Aujourd'hui, on les entend. En 1986, il y avait une sidération vis-à-vis du Front national, être jeune et militer au FN était antithétique, on entendait ce slogan : « *La jeunesse emmerde le Front national* ». C'était grave. Le

21 avril 2002 a été une surprise. Aujourd'hui, on s'attend à ce que le FN soit au second tour, et on pense même à l'après. On se dit que même si Marine Le Pen est élue, il y aura les législatives pour faire barrage. Le seuil de tolérance est de plus en plus important. Le postulat xénophobe n'est plus rédhibitoire. On ne peut pas se contenter de comparer les programmes économiques. Voter pour le FN, c'est cautionner la discrimination.

### **Voulez-vous réincarner Malik Oussekine, lui donner un corps ?**

**DIDIER CASTINO** Il est devenu un nom, mais on ne connaît pas la personne... Avant lui, les victimes de violences policières étaient anonymes. J'en cite certaines comme Toufik Ouanès, l'enfant tué par balles par son voisin à La Courneuve en 1983, ou Habib Grimzi, tué dans le Bordeaux-Vintimille la même année. Mais quels sont les noms des Algériens jetés dans la Seine le 17 octobre 1961 ? On ne sait rien de Malik Oussekine, il échappe à son identité, à sa famille. Au moment des manifestations contre la loi travail, on a parlé du « syndrome Malik Oussekine ». Il est devenu un fait de société. Son physique, ses doutes, tout lui échappe, il est désincarné. J'ai beaucoup travaillé sur les images de l'INA, ce corps, ce visage tuméfié, outragé. Ce monde dans le hall d'immeuble minuscule de la rue Monsieur-le-Prince, dans le 6<sup>e</sup> arrondissement

**Didier Castino avait 20 ans en 1986. Avec la mort de Malik Oussekine, les victimes des violences policières sortaient d'un coup de l'anonymat.** Patrice Normand/Leextra/Leemage



### « Avant, ceux qui prônaient des idées racistes se taisaient... »

de Paris. La plaque commémorative est au sol, on marche dessus. Elle n'a pas été mise sur la façade parce que le syndic s'y est opposé de peur que ce symbole draine des manifestations.

### Pourquoi faites-vous, à la fin du livre, une liste des victimes de violences policières ?

**DIDIER CASTINO** J'ai voulu leur donner un nom et un prénom. Je lisais, pendant l'écriture, *le Convoi du 24 janvier*, de Charlotte Delbo (2). Le livre est constitué de brèves notices sur chacune des deux cent trente déportées du convoi parti de Compiègne vers Auschwitz. Quarante-neuf ont survécu. L'idée de la liste finale, qui s'achève sur Adama Traoré, vient de là. Elle est interminable.

### Quelle a été votre formation politique ?

**DIDIER CASTINO** J'ai participé à quelques manifestations mais j'étais surtout spectateur de l'engagement de mes proches. Je n'arrivais pas à trouver une place. Je suis né dans une famille communiste et chrétienne, la lutte syndicale et politique avait un sens : l'idée de changer le monde. J'ai des frères qui ont repris le flambeau syndical. Les combats se menaient au quotidien. C'était le côté noble de la politique, la solidarité. 1986 représente ces valeurs de justice, de fraternité. Pour moi, la discrimination a toujours été gravissime. S'il y a un seul motif pour lequel je me battrais en littérature, c'est celui-là.

### Comment avez-vous commencé à écrire ?

**DIDIER CASTINO** Le point de départ est la mort

de mon père, dans un accident de travail en usine. J'avais 10 ans. C'est le sujet de mon premier roman, *Après le silence*. C'est le seul élément réel du livre. Le travail était associé à la mort du père. Très tôt, je me suis dit que je devais le raconter, trouver les mots, l'aisance pour pouvoir en parler. Cela a pris du temps puisque j'ai écrit ce premier roman à 48 ans. Après cette rupture initiale, j'ai rencontré des textes qui m'ont donné envie d'écrire. Claude Simon, que j'ai lu à l'université et d'abord trouvé illisible, Koltès. Un texte est une bataille. J'ai compris *l'Étranger* à 30 ans. C'est la même chose pour Faulkner : il m'a appris la polyphonie, les limites du langage, la manière dont quelque chose d'a priori incorrect peut devenir poétique. Par rapport à mes origines familiales, le livre était essentiel. J'ai toujours vu ma mère lire. Essayer d'écrire était une difficulté supplémentaire à laquelle j'ai voulu m'atteler.

### À la fin de *Rue Monsieur-le-Prince*, le narrateur s'interroge sur l'engagement, que signifie ce mot pour vous ?

**DIDIER CASTINO** C'est le fait de rester vigilant, exigeant sur ce qu'est l'humanité. J'aime le mot de dignité. L'engagement est ce qui va dans le sens de l'humain. En écrivant ce texte, je n'ai pas eu l'impression de lutter contre les violences policières, mais oui, les intellectuels ont un devoir et ils ont les mots : il ne faut pas qu'ils les utilisent mal.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR  
SOPHIE JOUBERT

(1) Éditions Liana Lévi. Voir la chronique de Jean-Claude Lebrun, parue dans *l'Humanité* du 30 mars 2017.

(2) Éditions de Minuit.



## LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE JEAN-CLAUDE LEBRUN



Nicolas Maréchal /  
XK Images Presse

### Didier Castino L'Histoire n'est pas romantique

**RUE MONSIEUR-LE-PRINCE,  
de Didier Castino.**

Éditions Liana Levi, 208 pages, 17,50 euros.

Succédant au très remarqué *Après le silence* (Prix du premier roman, prix Eugène Dabit 2015), ce deuxième livre se place dans le sillage de Charlotte Delbo et d'Aragon portés en épigraphe. Le retour sur une prise de conscience politique, comme la complexité d'un engagement avec pour invariable horizon la perte des illusions et la découverte de « *l'atroce champ de bataille après le repas de nocces* », constituent en effet le cœur de ce récit incisif, à l'écriture douloureusement tendue.

Novembre et décembre 1986, les étudiants descendent en masse dans les rues contre le projet de loi Devaquet de sélection à l'entrée des universités et de mise en concurrence de celles-ci. Parmi eux, Hervé, le narrateur maintenant professeur de lettres, qui participait aux manifes-

**« Algériens,  
Juifs, Noirs,  
qui ont dû  
courir aussi  
pour échapper  
à leur sort. »**

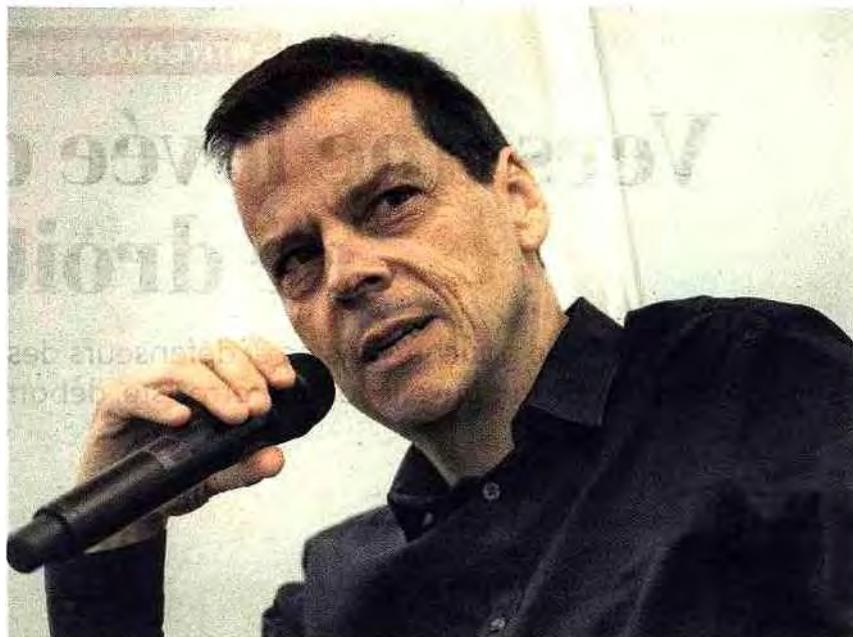
tations à Marseille et à Aix. Pour lui, une soudaine ouverture du regard, la perception toute neuve d'une inscription dans un plus vaste champ qu'il ne soupçonnait pas. Et simultanément, avec la rencontre de la ténébreuse Artémis pendant une assemblée générale, les premiers



troubles du sentiment amoureux. Ces sortes d'expériences fondatrices vont parfois de pair. Mais dans la nuit du 6 décembre, à Paris, derrière une porte cochère au 20, rue Monsieur-le-Prince, des voltigeurs motorisés de Pandraud et Pasqua frappent à mort Malik Oussekin, 22 ans, qui sortait d'un club de jazz. La rencontre avec l'histoire cesse alors pour Hervé de se jouer sur le mode romantique. Didier Castino, qui manifestement prête à son personnage beaucoup de lui-même, trente ans après revient sur le moment où la conscience doit intégrer cette dimension tragique pour ne plus jamais s'en départir. Dans l'ombre portée de Malik Oussekin se lèvent alors dans son récit tous ces autres, d'hier et d'aujourd'hui, « Algériens, Juifs, Noirs, qui ont dû courir aussi pour échapper à leur sort. » Des pages haletantes, d'un réalisme noir, restituent la course du jeune homme, incarnation de tous les réprouvés, pour échapper à ses poursuivants. Et une interrogation se fait jour : quoi de neuf depuis 1986, qu'est devenu le bel élan collectif, comment faire vivre encore les engagements d'antan ? Une amertume affleure, indissociable d'une lucidité nouvelle, dans ce roman d'une génération en même temps que de la mémoire commune. Évitant avec brio les embûches d'un texte théorique et désincarné, Didier Castino dans la coulée même du romanesque donne à percevoir la profondeur et l'exigence d'une réflexion terriblement actuelle. ●



**Alice Zeniter, auteure de *l'Art de perdre* (Flammarion).** Bruno Arbesu



**Didier Castino, auteur de *Rue Monsieur-le-Prince* (Liana Levi).** Bruno Arbesu

## Débats & Controverses / Spécial Fête de l'Humanité



## LES GRANDS DÉBATS

# Comment mettre l'histoire en fiction ?

Les trois romanciers que nous avons réunis au Village, le dimanche 17 septembre 2017, s'emparent d'une matière historique qui fait écho à notre présent : la Commune de Paris, la mort de Malik Oussekinge en 1986 et la guerre d'Algérie.

**A**lice Zeniter, auteure de *l'Art de perdre* (Flammarion), Michèle Audin, auteure de *Comme une rivière bleue* (l'Arbalète/Gallimard) et Didier Castino, auteur de *Rue Monsieur-le-Prince* (Liana Levi), parlent de la recherche d'archives, de la nécessité d'écrire l'histoire au présent, de donner corps à des vies anonymes, des liens entre leur histoire personnelle et l'histoire collective.

**Michèle Audin, pourquoi le choix de la Commune de Paris, racontée par un narrateur d'aujourd'hui ?**

**MICHÈLE AUDIN** C'est un moment assez bref et unique dans l'histoire de France. La vie politique est prise en charge par des inconnus. C'est d'ailleurs pour cette raison que la Commune est mal connue : elle n'est pas rattachée à de grands noms, à des chefs. Dans le contexte d'aujourd'hui, je trouvais instructif de parler d'une vie politique menée, assumée, par de nombreux inconnus. On parle surtout des massacres de la Commune mais peu de la vie de ces anonymes, ce qui force l'écrivain à la fiction. Ne sachant rien, j'ai raconté des histoires. La vie parisienne de la classe ouvrière de 1871 n'a pas été documentée par les écrivains mais on peut s'appuyer sur les journaux, les articles de Jules Vallès, ceux du *Journal officiel*... Mon narrateur a la tête en 1871 et les pieds dans le Paris du XXI<sup>e</sup> siècle. J'ai écrit un roman historique et géographique. Pendant la Commune, Paris était un vase clos, une ville enfermée, aucune information n'en sortait. Ce roman historique n'aurait pas été écrit de la même manière en 1971, à l'occasion du centenaire. On ne parle pas des femmes aujourd'hui comme on en parlait en 1871. L'histoire s'écrit ici et maintenant.

**« L'histoire s'écrit ici et maintenant. »**

**MICHÈLE AUDIN**



## Didier Castino, pourquoi revenir sur les manifestations étudiantes de 1986 et la mort de Malik Oussekine ?

**DIDIER CASTINO** Mon livre circule entre 1986 et aujourd'hui, entre un étudiant qui s'est senti exister lors de ce mouvement social et un homme qui vieillit, et interroge la radicalité de sa jeunesse. J'aime, moi aussi, l'idée selon laquelle la vie politique est prise en main, dans une certaine mesure, par des inconnus. Ce type de mouvements sociaux constitue une autre forme de politique prise en charge par une jeunesse qui revendique un sens aigu de la justice. Ce mouvement d'émancipation est constructeur dans la vie du jeune homme. Comme mon narrateur, j'ai été plus spectateur qu'acteur. Concernant Malik Oussekine, je me suis rendu compte qu'on ne parlait jamais de la personne. On emploie ce nom pour évoquer un syndrome, la peur qu'un jeune ne meure au cours d'un mouvement social.

**Alice Zeniter, votre roman est une fresque en trois époques : l'indépendance algérienne, l'arrivée en France des harkis et aujourd'hui. Le point de vue est celui de Naima, une jeune femme qui prend conscience de ses origines algériennes. Comment avez-vous su que le moment était venu d'écrire sur cette histoire, qui est aussi la vôtre ?**

**ALICE ZENITER** Je me suis vraiment lancée dans ce projet quand, il y a quelques années, j'ai commencé à voir les médias et les politiques s'emparer de la question des migrants, des concepts de migration, d'intégration, de tradition d'accueil. Ces mots ont été, à mes yeux, dévoyés. Comme si la migration était uniquement une immigration, et pas une émigration, comme pour nier qu'on laissait quelque chose derrière soi. Comme si la tradition d'accueil de la France avait été tellement prouvée qu'on pouvait dire : cette fois, c'est la fois de trop. Cela a fait écho à cette histoire familiale trouée que je connaissais peu. Ces gens sont arrivés et ont été parqués dans un endroit qui n'était pas la France mais des camps coupés du monde et du reste du pays. Ces gens n'en ont jamais fini d'arriver. Je me suis dit qu'il fallait raconter cette histoire en donnant à la vie d'avant une chair, pour permettre au lecteur de perdre cette vie en même temps que mes personnages. L'immigration est ici un temps beaucoup plus long, quotidien, minuscule.

**Quelle a été la part de recherches**

**« Les images s'archives se teintent d'une intimité étrange. »**

**ALICE ZENITER**

## documentaires ?

**ALICE ZENITER** Je suis allée chercher sur le site de l'INA les vidéos des journaux télévisés montrant l'arrivée des harkis. Je mets des guillemets énormes puisque le livre montre qu'on a appelé harkis des gens que ce terme n'aurait pas dû désigner. On ne devrait pas appeler harkis des femmes et des enfants comme si elle était contagieuse et passait par l'air, la salive... Dans les vidéos que j'ai consultées, on sent un paternalisme terrible. Encore aujourd'hui, on peut voir dans un très beau documentaire de Fernand Melgar, *la Forteresse*, le triste sort fait aux migrants qu'on traite comme des enfants des colonies. Les gardes viennent éteindre les lumières le soir, des hommes cinquantenaires sont dans leurs petits lits superposés et répondent « bonsoir monsieur » avant qu'on leur coupe les lumières. Dans les archives de 1962, on retrouve ce côté raciste et sexiste à l'ancienne : on parle des femmes qui découvrent la magie des machines à coudre... De manière très étrange, dans une de ces vidéos d'archives, j'ai reconnu mon père. Il n'existe aucune photo de son enfance et, tout à coup, il surgit dans une vidéo, dans une école préfabriquée, le crâne tondu pour éviter les poux. Il est en train de chanter, avec un accent fort du bled parce qu'il vient d'arriver, *le Pont d'Avignon*. Toutes les images d'archives se teintent de cette intimité étrange.

**Michèle Audin, vous faites un lien avec la guerre d'Algérie, puisque votre narrateur est né le jour des violences policières au métro Charonne, le 8 février 1962, pourquoi ?**

**MICHÈLE AUDIN** Mon narrateur est un peu plus jeune que moi, car il est né en 1962. Je ne voulais pas qu'il soit exactement moi, mais qu'il ait un lien avec la guerre d'Algérie et le 11<sup>e</sup> arrondissement, où se déroula l'af-



**Michèle Audin, auteure de *Comme une rivière bleue* (l'Arbalète/Gallimard).** Bruno Arbesu

raire tragique du métro Charonne. Ce qui est frappant quand on lit la Commune à travers les historiens versaillais, qui ont été les premiers à écrire dessus, c'est la façon dont ils parlent des ouvriers parisiens et de leurs femmes. Ils en parlent de la même manière dont j'ai toujours entendu parler des populations indigènes d'Algérie : des populations sales, incultes... Ce mépris est assez proche. Un fait important pour moi dans cette guerre, c'est la bataille d'Alger, moment où l'armée française a tous les pouvoirs de police. L'armée versaillaise avait les pleins pouvoirs. Les Versaillais ne comprenaient pas comment des gens si pauvres avaient pu faire ce qu'ils avaient fait, même pendant soixante-douze jours. Ils soupçonnaient l'Association internationale des travailleurs d'être derrière tout cela. Un pur fantasme ! En Algérie, c'est un peu pareil, la France ne comprenait pas : on voyait la main de Moscou derrière l'insurrection algérienne.

**Didier Castino, votre livre se termine par une liste qui relie la mort de Malik Oussekiné à toutes les autres victimes des violences policières...**

**DIDIER CASTINO** Elle n'est pas exhaustive. Je parle de la manifestation des Algériens en 1961, dont certains ont été précipités dans la Seine, et on ne retient, étrangement, presque jamais leurs noms. Qu'est-ce qui fait que, en 1986, le nom de Malik Oussekiné ouvre la porte à d'autres ? Pourquoi, dans la série des violences policières, on en vient à appeler les victimes par leur seul prénom ? J'ai relu, en écrivant, *le Convoi du 24 janvier*, de Charlotte Delbo. Elle restitue, après avoir consulté une quantité d'archives, le parcours de ces femmes avec qui elle se trouvait dans le convoi de déportés. Pour chaque femme, il y a une sorte de notice d'environ deux pages exprimant ce qu'elles ont été avant, pendant et après Auschwitz. Cette liste sans commentaires a inspiré celle de mon roman. C'est comme face au mémorial de la Shoah, on a des vies à reconstruire à travers des noms, des noms renvoient à des êtres victimes de toutes sortes de violences, on s'arrête parfois, inexplicablement, sur un nom.

**« Le nom de Malik Oussekiné ouvre la porte à d'autres. »**

**DIDIER CASTINO**

**Michèle Audin, votre livre se termine aussi par une liste, « Personne ne se souvient »...**

**MICHÈLE AUDIN** Il y a trente mille morts et des milliers de disparus à la fin de la Commune. Écrire des noms, c'est bien, mais il faut se souvenir de ce qu'ils ont fait. J'essaie d'imaginer pour chacun une profession, un lieu de travail, ce qu'ils aimaient : manger une pomme en marchant dans la rue, boire du café, prendre des notes dans un café. Je dédie le livre aux vaincus non parce qu'ils ont été massacrés, mais parce qu'ils se sont battus. Nous descendons d'eux, le livre n'est pas terminé.

**Alice Zeniter, votre roman s'achève aussi sur un mouvement, le contraire d'une résolution finale. Le titre, *l'Art de perdre*, qui vient d'un poème d'Elizabeth Bishop, a de multiples sens, lesquels ?**

**ALICE ZENITER** Naima ne rentre pas apaisée de son voyage, il n'y a pas d'épiphanie. Son identité n'est pas un bloc de marbre gravé et statique. Elle se forme, se déforme, se reforme tous les jours. L'idée de perte rejoint celle d'une plasticité de l'être. Il n'y a pas de mouvement sans perte. Sans mouvement, pas de vie non plus. Le poème d'Elizabeth Bishop explique avec une certaine ironie que, dans l'art de perdre, il n'est pas difficile de passer maître. Elle réussit à faire passer à la fois l'humour et le sentiment d'une dévastation profonde. Elle parle de tous les niveaux de perte. On perd ses clés, on perd la maison dans laquelle on a grandi. On perd parfois aussi des pays, des rivières, l'être aimé. À travers mon roman, on voit la perte de l'Algérie, mais aussi de la France, puisqu'elle correspond si peu aux illusions qu'on en avait depuis l'autre rive. Il y a aussi la perte qui a lieu quand la transmission ne se fait pas : la perte d'une histoire, d'une langue qu'on cache car on en a honte, elle est un stigmate social. Les pertes sont immatérielles comme matérielles, mais toutes sont réelles. ●

**DÉBAT ANIMÉ PAR SOPHIE JOUBERT  
RETRANSCRIPTION PAR NICOLAS DUTENT**



## LITTÉRATURE

# Rien ne sert de courir...

PAR ELLA BALAERT

**2016 : Hervé Rivière, la cinquantaine comme l'auteur, se souvient de l'affaire Malik Oussekin. Il en rapporte les principaux faits, tels qu'il les a vécus, entendus dans les médias ou imaginés, pour s'interroger sur cette Histoire qui met toujours les mêmes victimes en butte aux mêmes haines, avec toujours les mêmes ennemis qui leur courent après pour les abattre.**

**DIDIER CASTINO**  
RUE MONSIEUR-LE-PRINCE  
*Liana Levi*, 198 p., 17,50 €

Qualifié de « roman » par son auteur en post-face, *Rue Monsieur-le-Prince* ne raconte pas vraiment une histoire : il raconte l'Histoire. Une partie se consacre aux événements de décembre 1986, une autre tire le bilan des trois dernières décennies. Rappelons-nous... Mars 1986, aux « racines du mal » selon l'auteur, trente-cinq députés d'extrême droite entrent au Palais-Bourbon. Le président Mitterrand cohabite avec le Premier ministre Jacques Chirac. Charles Pasqua dirige

l'Intérieur ; on parle *reconduites à la frontière*, *code de nationalité*, *expulsions en charters*, quand d'autres épinglent à leur revers « *la petite main jaune* » de « Touche pas à mon pote » ; les étudiants se mobilisent en masse contre la réforme Devaquet. C'est dans ce climat très dur que le narrateur fait son apprentissage de la vie et que Malik Oussekin va perdre la sienne.

Hervé Rivière, le narrateur, étudiant à Marseille, représente cette génération que Louis Pauwels avait dite atteinte de « sida mental » et qui découvre en même temps la politique, l'amour, l'indépendance. Caresser la peau de sa petite amie, traverser la France en voiture de nuit à l'insu des parents, crier « Devaquet, Saupiquet, mêmes salades » : tout le fait rêver, frissonner, exulter, s'exalter. Il entre en politique comme en amour, avec ferveur. Mais il est né « *quand tout a déjà eu lieu* », la guerre, la Résistance, la Libération, Mai 68. Romantique de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, son désir d'héroïsme à la Fabrice del Dongo ne trouve pas à s'accomplir. 1986 aurait pu ouvrir à cette génération d'étudiants la porte de l'Histoire... Sauf qu'en face d'eux sévissent les *voltigeurs*, binômes policiers motoportés et armés d'une longue matraque, et qu'au 20 rue Monsieur-le-Prince la porte va claquer...

C'est le plus jeune des policiers qui va porter les coups fatals. Sa passion à lui, c'est le foot – le



« *football* », s'obstine à dire sa mère. Le reste, qui l'amène à frapper encore et encore le corps à terre de Malik Oussekine, n'aura pas de nom. Au lecteur d'incriminer, au choix de ses propres options, le goût du sang, la fatalité, un amour propre blessé quand, sa moto ayant dérapé, il se retrouve à terre, les trois jours sans voir le jour qui ont précédé cette nuit tragique, ou l'époque, qui exacerbe les haines racistes. Le jeune voltigeur frappe pour frapper « *plus fort que son chef* », « *parce qu'il ne supporte pas ce corps inerte* » ni « *le regard noir et beau de Malik...* ». Raison absurde, au sens camusien du terme – car on pense à Meursault et au soleil de *L'Étranger*.

Malik est la figure tragique de ce roman, lucide, d'une génération. Comme Hervé, il est étudiant, mais sans participer aux manifestations ; comme le jeune voltigeur, il a une passion, la musique, et une mère qui veille en vain sur lui et déforme les mots – elle dit « *jass* » au lieu de jazz. L'auteur veut-il, par ces symétries fortes, nous suggérer que ces deux jeunes, en dépit de ce qui les oppose violemment sur le bitume la nuit du 6 décembre 1986, sont « *les mêmes, des frères* », victimes de leur époque ? Didier Castino a visiblement le désir, non pas d'être neutre, mais d'envisager les événements sous différents angles quand il glisse son narrateur dans les subjectivités de Malik et du policier. Il est clair qu'il veut incarner ses personnages sans manichéisme mais que ceux-ci représentent des symboles encombrants : un policier (sans nom, jamais nommé autrement que « le jeune voltigeur », ou « le voltigeur ») ; un « *homme bon* », anonyme, celui qui a tenu ouverte la porte de son immeuble devant le fugitif ; et Malik, moins un individu qu'« *un syndrome* ».

Un personnage qui meurt, un autre qui recevra une sanction disciplinaire... Reste le narrateur, qui témoigne et s'interroge, dans toute la dernière partie

du roman : que sont les amis de lutte devenus ? Mais où sont leurs rêves d'antan ? Il glisse pour ce faire du singulier au collectif, du « je » au « nous », au « on », à cette génération aveugle, sourde, qui a raté tous ses rendez-vous avec l'Histoire (« *même 81 je l'ai raté* »), qui a renoncé à ses idéaux en laissant le slogan pacifiste « Plus jamais ça » devenir une publicité, d'une « *insupportable ... légèreté* », pour les rasoirs Gillette, et surtout qui a laissé monter l'extrême droite jusqu'au choc du « 21 avril ». Ici, le récit s'efface devant le message militant, politique, clairement en prise directe sur l'actualité brûlante de ce printemps 2017 qui voit le Front national confirmer sa progression. À vingt ans, le narrateur avait tenté de s'opposer à ce mouvement en criant un petit « *Non au fasciisme* » qu'il juge lui-même inaudible, ridicule et vain. Trente ans plus tard, c'est à sa plume et non à sa voix qu'il confie les mots de sa colère. « *Charter, kärcher, racaille... des mots, des mots. On dit qu'il ne faut pas s'arrêter aux mots, qu'il y a plus important. Moi je m'y arrête, je ne peux faire autrement* ». À la question toujours posée : « qu'est-ce que s'engager, et comment ? », Castino répond en écrivant. Cela va au-delà de l'engagement politique *stricto sensu* : « *être engagé dans la vie est un état d'esprit, bien plus qu'adhérer à un parti* ». On s'engage en signant une pétition, en choisissant un métier et le prénom de ses enfants. Mais en refusant de s'équiper du four à micro-ondes qu'on s'était juré à vingt ans de

ne jamais avoir, quand on a acheté tout le reste et même davantage ? Mais en attendant que ce soient « les gens », « les autres », qui se décident enfin à « faire quelque chose » contre le monde tel qu'il est ?

Avril 2107 : Didier Castino signe donc son engagement, par ce roman, contre les hommes qui traquent et tuent d'autres hommes parce que « *leurs noms, leurs visages, leurs sourires, leurs paroles les rendent étrangers* ». Au-delà de la poursuite d'Oussekine dans la rue Monsieur-le-Prince à Paris, c'est l'éternelle course de la proie devant son prédateur que le roman veut dénoncer, car « *ce sont toujours les mêmes qui courent, les mêmes qu'on poursuit, on finit par le comprendre... Je parle de 86, je parle de 61, je parle d'aujourd'hui. Je parle de 95* ». Et le livre s'achève sur une liste en forme de mémorial de tous ceux qui en sont morts.

Vraiment, devant l'adversaire, rien ne sert de courir, il faut écrire à point. ♣

1. Le dernier nom cité est celui d'Adama Traoré, mort en 2016 à la gendarmerie de Persan (Val-d'Oise).
2. 1995 : meurtre de Brahim Bouarram.

## [ Extrait ]

« Un, deux... Le premier coup reçu,  
il attend le second... Un, deux...  
Il se met à compter entre les deux.  
Il veut compter attendant le suivant,  
mais le premier est si violent qu'il  
n'en faudrait pas plus pour l'achever,  
ça suffirait presque, il pourrait mourir  
de ce premier coup tant la fureur de  
l'autre est rare. Il n'y a plus de course,  
plus de voltigeur ni d'Arabe au sol, il  
n'y a que la pulsion de l'un qui achève  
l'autre à terre »



## Bonnes feuilles

L'OVNI

### Rue Monsieur-le-Prince de Didier Castino

**ROMAN Malik Oussekiné : un nom emblématique des manifestations étudiantes de 1986** contre les projets de loi dits Devaquet et Monory, visant à introduire une sélection à l'entrée de l'université. Partant de ce fait divers, Didier Castino construit un texte hypnotique, revenant inlassablement au destin brisé de Malik, tabassé à mort par deux voltigeurs de la police nationale. L'auteur est tour à tour Malik, un flic qui cogne, un étudiant qui manifeste et l'adulte qu'il sera des années plus tard. Et ce



dernier s'interroge, analyse les faits de cette nuit de décembre 1986. Et si les répercussions de ce drame résonnaient encore aujourd'hui? Un questionnement fort, doublé d'une réflexion sur le sens de l'engagement et du rejet de la classe politique. C.S.

Liana Levi, 208 p , 17,50 €.



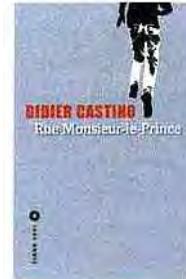
## À bout de souffle

Auteur du remarqué *Après le silence* (Piccolo, Liana Levi), Prix du Premier roman 2015, qui laissait entendre la voix ouvrière, **DIDIER CASTINO** interroge notre mémoire commune et nos engagements.

1986. LES ÉTUDIANTS SE RÉVOLTENT contre le projet Devaquet sur la réforme des universités. Le timide Hervé, en quête de certitudes, participe aux manifestations. Sit-in enflammés, slogans rythmés, premières prises de conscience politiques. Le temps d'un hiver, sur fond de chronique sociale, c'est la course d'un jeune homme qui souhaite s'inscrire dans la marche de l'Histoire qui est racontée. Mais dans la nuit du 5 au 6 décembre, au 20 rue Monsieur-le-Prince, Malik Oussekine, après une course-poursuite, meurt sous les coups de la police. Le mouvement étudiant se termine dans la stupeur. Trente ans après les faits, Hervé revient sur ces événements qui marquèrent toute une génération. Car *Rue Monsieur-le-Prince* ne se circonscrit pas au seul roman de formation. Hommage aux victimes de violences policières qui restitue l'émotion collective, c'est aussi une réflexion inquiète et passionnée sur les répétitions qui font l'Histoire et sur ce qui nous unit : la montée des extrêmes et du racisme ordinaire. Didier Castino est un éveilleur de conscience qui dessille les paupières de ses lecteurs et qui montre que « le mal vient souvent de la parole avec laquelle on prend trop de liberté ». Un livre qui tombe à point nommé.

Par **SARAH CASTEL**

Librairie Terre des Livres (Lyon)



**Didier Castino**  
**Rue Monsieur-le-Prince**  
Liana Levi  
250 p., 17,50 €

↳ Lu & conseillé par  
**D. Bouillo**  
Lib. M'Lire  
(Laval)  
**S. Castel**  
Lib. Terre des livres  
(Lyon)  
**B. Duval-Hubert**  
Lib. La Buissonnière  
(Yvetot)



bazArts littérature  
**CASTINO,  
LA RAGE  
AUX MOTS**

Malgré ce que veulent nous faire penser les commerçants de la culture, la littérature, comme les autres arts, n'est pas un loisir inoffensif. Elle nous bouscule, nous aide à penser, contre nous-mêmes parfois.



**A**u 20, rue Monsieur-le-Prince à Paris, à même le trottoir : une plaque, dite commémorative. Posée en 2006 par le gratin du PS, des hypocrites, des traîtres – rien que vingt ans après une nuit maudite. Piétinée chaque jour par des milliers de pieds, gens trop pressés, trop ignorants pour y jeter un regard. Souillée peut-être aussi par quelque crotte de chien. On y lit : « À la mémoire de Malik Oussekine étudiant âgé de 22 ans frappé à mort lors de la manifestation du 6 décembre 1986. »

Il manque un truc, non ? Frappé à mort, OK, mais par qui ? Par des flics. Voltigeurs motoportés, peloton créé par Marcelin, et remis sur le bitume par Pasqua, chargés du grand nettoyage. Un motard conduit, en général un qui a de la bouteille. Derrière lui debout sur des étriers, un jeune, sportif celui-là, armé d'un « bidule », une longue matraque. Et vas-y que je balaie, cogne. Des anges de la terreur, de la mort aussi.

1986. C'est déjà loin. Il faut lire le roman de Didier Castino pour que tout – et surtout un sentiment d'injustice, de révolte – nous saute à la gueule. Se révolter, c'est aussi écrire, imbriquer fiction et donc personnages, faits historiques (pas seulement « faits divers ») et donc personnes réelles. Il faut avoir du culot et une bonne dose de savoir-faire pour ainsi mettre en scène toute une jeunesse humiliée, oser mêler littérature et politique. Et publier cette histoire incandescente en pleine campagne présidentielle, en pleine déconfiture de la gauche.

1986, donc. La cohabitation, Tonton président, Chichi Premier ministre. Au cri joyeux de « Devaquet, t'es foutu, la jeunesse est dans la rue », ils déferlent les jeunes, contre une réforme scélérate des universités. Ils ont 20 ans, et des rêves qui vont avec. Ils agitent des banderoles : « 68

c'est vieux, 86 c'est mieux ». Vlan ! Cette nuit du 6 décembre, ils sont persuadés d'ébranler le gouvernement. Cette nuit du 6 décembre, deux gars, autres gars de 20 ans, font leur entrée dans l'Histoire, celle qui se fait et se défait au rythme de nos amnésies. Un voltigeur dressé au nettoyage et Malik qui, lui, passait par là.

## ÉCRIT NOIR SUR ROUGE

Didier Castino, auteur du surprenant *Après le silence*, une ode au père et à la classe ouvrière, fait entendre ici encore plusieurs voix, celle pleine d'espoir de son narrateur, Hervé, qui découvre la liberté, l'amour, la solidarité. Celle ô combien irritante du flic tueur. Celle de sa mère, désespérée. Finalement, celle de l'auteur à peine caché derrière ses multiples narrateurs. Il a la rage aux mots, Didier Castino. Il interroge l'Histoire, ce que nous en faisons ou pas, écrit noir sur rouge les résignations, les trahisons, trifouille les consciences endormies, les nôtres, et la sienne en premier : sa façon de ne pas abdiquer est là, tout entière dans ce roman qui dénonce les violences policières, l'écrasement d'une jeunesse, la perte de tout espoir.

1986. C'était il y a trente ans, déjà le FN grimpait, grimpait. C'est aujourd'hui.

Didier Castino, en frondeur de la littérature, ne recule devant rien. Il termine son roman par quelques pages insoutenables, une liste interminable de noms de ceux tombés sous les coups de notre République. 

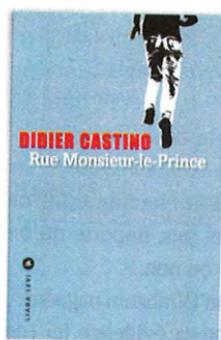
MARTINE LAVAL

*Rue Monsieur-le-Prince* de Didier Castino, éd. Liana Levi.

# La mémoire vive de Malik Oussekine

En revenant, trente ans après, sur le drame de l'étudiant Malik Oussekine, tué par des policiers, Didier Castino signe avec « *Rue Monsieur-le-Prince* » une réflexion sur l'engagement et un appel à demeurer constamment vigilant.

Marina Lemaire



## REPÈRES

Didier Castino : « *Rue Monsieur-le-Prince* », Ed. Liana Levi. 208 p., 17,50 €.

## BIO

### Didier Castino

Né en 1966, professeur de lettres à Marseille, il a obtenu en 2015 le prix du Premier Roman pour « *Après le silence* ».

**A** 50 ans, Hervé, qui est professeur d'histoire, déteste courir, mais il se passionne pour les relations entre la course des hommes et le cours de l'histoire. Il se remémore l'onde de choc provoquée par la mort du jeune Malik Oussekine, tué à Paris par deux policiers après une course-poursuite rue « Monsieur-le-Prince », qui donne son titre au roman.

En 1986, il avait 19 ans et les étudiants manifestaient contre le projet Devaquet de réforme des universités. Le futur enseignant était persuadé que cette mort « infâme » modifierait le cours des choses. « *Qu'elle serait historique, qu'elle marquerait les*

*esprits.* » Pas assez, sans doute.

## COURSES HALLUCINÉES

L'auteur ose un rapprochement entre la mort du jeune homme et celle des millions de juifs. S'il cite « *les courses hallucinées* » de la poétesse Charlotte Delbo, il admet d'emblée que « *toute surenchère, toute volonté d'établir des degrés dans l'horreur est dangereuse* », avant de préciser : « *On court parce que les forces ne sont pas égales, on court parce qu'il y a un déséquilibre, l'un veut s'enfuir et d'autres veulent l'atteindre, le soumettre. On court parce qu'il y a un Noir et un Blanc, des Juifs que l'on pointe avec une arme,*

*des Algériens qu'on jette dans la Seine. On court pour échapper au massacre.* »

Dans ce récit qui avance un peu au ralenti, l'auteur rappelle l'évidence : la police devrait symboliser « *l'ordre, la sécurité* ». Or, Hervé le sait : « *les mêmes coups peuvent être portés de nouveau* ». L'affaire Théo, en février, l'a encore prouvé.

Il y a du Castino, lui-même professeur, chez cet Hervé par lequel l'auteur revisite les années 80 et la désillusion de ceux qui pensaient changer la vie, avant de dresser un inventaire qui paraît sans fin : celui, interminable, des noms des victimes de violences policières... ●

## ROMAN

# “Devaquet, si tu savais...”

Didier Castino revient sur décembre 1986, le mouvement étudiant, Malik Ousseki...

**A**lors que l'on s'apprête (ou pas) à célébrer les cinquante ans de Mai 68 et alors que la sélection à l'université refait surface désormais comme une quasi-évidence, ce récit de Didier Castino tombe à point nommé. À la fois comme bilan intime d'une « génération » et comme rappel de cet emballement fugitif de l'Histoire. Retour sur l'événement fondateur de la jeunesse du narrateur, aujourd'hui quinquagénaire, *Rue Monsieur-le-Prince* revient avec ferveur sur le mouvement contre la loi Devaquet de l'automne 1986, vu et vécu à travers un jeune étudiant d'Aix-en-Provence.

Peu engagé au départ, Hervé va s'immerger progressivement dans le mouvement, accompagner sa vague croissante, en saisir la politisation progressive, y connaître une passion amoureuse (révolte collective et sentiments passionnels vont souvent de pair) et prendre de plein fouet le choc de la mort de Malik Ousseki, dans la nuit du 5 au 6 décembre, rue Monsieur-le-Prince, à Paris. Mort absurde, d'un jeune homme fan de jazz qui n'avait rien à voir avec le mouvement étudiant, tué sous les coups d'un « voltigeur » qui s'était retrouvé dans ce corps de police avant tout pour pouvoir continuer à jouer au foot. Cette « bavure policière », dramatique et emblématique, va à la fois enterrer la victoire étudiante – le projet de réforme universitaire sera retiré – mais aussi lui en voler le sens. Faisant de ce mouvement de 86 un vainqueur paradoxal, dénué de prestige par la tragédie et figé avant qu'il ait pu atteindre l'impact historique de celui de Mai 68.

Ce rappel vif et vivant de ces quelques jours où une partie de la jeunesse a cru changer l'histoire, Didier Castino le restitue de façon intense. L'imagination et la verve



Didier Castino transfigure le fait divers pour en faire un récit sur la mémoire commune. (photo PHILIPPE MATSAS/agence Opale-Leemage)

dans la recherche des slogans (au-delà de l'intemporel « *Devaquet, si tu savais, ta réforme... où on se la met* »), la montée épique d'Aix jusqu'à Paris pour la grande manif nationale du 4 décembre, mais aussi le ressenti de Malik, dans sa dernière course pour échapper aux coups de la police, ou le portrait sensible du voltigeur qui, entraîné dans ce tourbillon de violence, deviendra un tueur. Enseignant à Marseille et lauréat du prix Eugène-Dabit pour son premier roman, *Après le silence*, Didier Castino donne un rythme prenant à cette course folle de l'Histoire. Au pas entraînant et joyeux des manifs vécues par Hervé va succéder la course désespérée et haletante de Malik Ousseki, puis le rythme

plus posé et introspectif sur les années qui ont suivi, marquées notamment par cet autre moment fort que fut le 22 avril 2002. Jusqu'à l'arrêt final sur la liste des victimes de bavures policières de ces trente dernières années.

Récit politique au ton très personnel, mais aussi description d'une formation citoyenne, réflexion réussie sur la mémoire partagée d'une époque, ce livre court mais dense s'inscrit, avec modestie, comme le roman d'une génération, qu'il réveille de belle manière, renversant dans son message le fameux slogan de 68 : cours, camarade, le vieux monde est devant toi... ■ DANIEL MURAZ

Rue Monsieur-le-Prince, Didier Castino, éd. Liana Levi, 203 p., 17,50 €.



## Soirée passionnante avec un auteur

Villeneuve-de-Berg

Dans le cadre des Cafés littéraires de Montélimar, le Café littéraire villeneuvois a souhaité participer à l'événement en proposant une séance spéciale avec un invité d'honneur, jeudi 28 septembre au Café du siècle. L'auteur Didier Castino est venu de Marseille pour parler de son dernier livre "Rue Monsieur-le-Prince" sorti au printemps (éditions Liana Levi). Il a répondu aux questions d'Élise Giroux. Il s'agit d'un roman de résistance et de combat en trois chapitres, l'histoire débute en 1986, «une année de conflit social avec le mouvement étudiant contre le projet de loi Devaquet voulant rendre autonomes les facultés, année qui s'est achevée par le décès d'un jeune homme de vingt-deux ans battu à mort par la police, Malik Oussekin»





# Le livre peut-il rivaliser avec le smartphone ?

La première édition du salon du livre de Vesoul, née à l'initiative de Sophie Bénier, libraire, se déroulera le samedi 14 octobre. Rencontre avec la cheville ouvrière, une passionnée de bouquins.



Sophie Bénier est à la tête de la Librairie Comtoise.

**E**lle a ressenti « une vraie attente » et « une demande ». Ex-professeur documentaliste au collège de Pontarcher à Vesoul, Sophie Bénier, qui a repris voici un an la Librairie Comtoise, rue Alsace Lorraine à Vesoul, vient de porter le premier salon du livre sur « les fonts baptismaux », comme l'a souligné Alain Chrétien, maire, lors d'une conférence de presse. Lequel se réjouit de l'initiative de « cette professionnelle passionnée ». « Il faut donner aux jeunes l'envie de lire », estime Fabienne Happe, adjointe à la culture et au patrimoine.

**La Presse :** Comment est née l'idée d'organiser un salon du livre ?

**Sophie Bénier :** « Dès ma reprise de la Librairie Comtoise l'année dernière, j'avais cette idée en tête, regrettant de devoir moi-même parcourir de nombreux kilomètres pour participer à ce genre d'événement. Le bon accueil par le public des différentes rencontres que j'ai ensuite organisées tout au long de l'année m'a confortée dans cette idée, que j'ai alors soumise à Alain Chrétien ».

**L. P. :** A une époque où l'on voit plus les gens les yeux rivés sur

leur smartphone que plongés dans un bouquin, le livre a-t-il encore toute sa place ?

**S. B. :** « Je crois qu'on ne peut pas toujours opposer technologie et culture. Les utilisateurs de smartphones peuvent aussi être des lecteurs... C'est une activité qui est moins visible mais toujours bien présente ! Il est évident que l'apparition de nouvelles activités peut limiter le temps consacré aux anciennes, mais le désir de lire peut aussi être suscité par un partage sur les réseaux sociaux... Echangeait-on autant sur nos lectures



avant l'ère d'Internet? Je n'en suis pas sûre! »

**L. P. : Qui sera présent à ce salon ?**

**S. B. :** « Une bonne vingtaine d'auteurs, d'illustrateurs et d'éditeurs, qui proposent des livres pour les adultes comme les plus jeunes, dans des styles très variés, allant de l'histoire à la caricature, en passant par le roman policier ou le recueil de nouvelles. Nous accueillerons aussi quatre créatrices franc-comtoises qui exposeront leur travail, l'atelier Aencrages, qui proposera un atelier typographie, et Isabelle Allou, qui animera une conférence autour de l'évolution de l'écriture et de ses supports. Le programme est à retrouver sur la page Facebook dédiée au salon ([www.facebook.com/SalondulivredeVesoul](http://www.facebook.com/SalondulivredeVesoul)) »

**L. P. : Pourquoi vous être cantonnée aux seuls auteurs et illustrateurs francs-comtois ?**

**S. B. :** « Dans la librairie, j'ai à cœur de promouvoir les acteurs de la vie littéraire régionale, dans leur diversité (même si mes clients me commandent aussi le dernier Fred Vargas!). Le public est heureux de faire connaissance avec ces talents, parfois méconnus, ou de découvrir leur lien avec notre région. Pour moi, ce n'est pas un choix réducteur, au contraire! C'est une façon de mettre en lumière ceux qui sont noyés parmi la foule des livres des rayons des grandes librairies généralistes (ou absents des grandes surfaces!). »

**L. P. : Sur l'affiche annonçant le salon du livre, on distingue une**

**famille, mais aussi un chat : pourquoi cette présence ?**

**S. B. :** « La commande passée à Benoît Perroud, illustrateur, était de représenter la diversité des publics concernés par le salon. On peut y voir une famille... ou encore le public varié d'une librairie ou d'une bibliothèque, que la lecture réunit au-delà des différences. Quant au chat, il vient offrir un cocon confortable pour ce moment de détente et de convivialité, esprit dans lequel s'inscrit totalement le salon. »

**L. P. : Vous avez aussi imaginé que des auteurs soient accueillis dans des classes...**

**S. B. :** « Les activités autour de la lecture ont toujours une place essentielle dans les écoles. Les rencontres avec des auteurs ou des illustrateurs (que j'ai dans ma précédente activité professionnelle souvent expérimentées) sont une vraie chance pour les élèves, et les auteurs eux-mêmes sont vraiment heureux de ces moments de partage. J'étais ravie que la Ville de Vesoul réponde positivement à cette proposition. »

**La Presse : Quel était votre dernier livre de chevet ?**

**S. B. :** « Pour ne pas faire de jaloux chez les auteurs franc-comtois (mais aussi parce que c'est vrai!), je vais citer Didier Castino, que j'accueillerai à l'occasion du festival des Petites Fugues, organisé par le CRL. Son

dernier roman, «Rue Monsieur-le-Prince» (éd. Liana Levi) nous ramène en 1986 et nous fait vivre de l'intérieur les manifestations étudiantes, malheureusement entachées par la mort de Malik Oussekiine. Un livre qui prend aux tripes, notamment quand on a vécu cette époque avec la désinvolture de l'adolescence. »

**L. P. : Quel livre recommanderiez-vous pour donner l'envie de lire ?**

**S. B. :** « Alors finalement je vais faire des jaloux... parce que cette fois je vais vous ramener sur le terrain franc-comtois! Si l'on veut donner l'envie de lire, on peut supposer qu'elle n'est pas évidente, donc je proposerais (au risque d'en surprendre certains!) l'album «La clé d'or», un conte de Grimm très court, qui laisse toute sa place à l'imaginaire, illustré magnifiquement par Joseph Vernot (né à Vesoul!), et publié par les éditions Chocolat! Jeunesse (basée en Haute-Saône!). Un bel exemple de livre que l'on peut apprécier à tout âge. »

PHILIPPE COMBROUSSE

**1<sup>er</sup> salon du livre de Vesoul le samedi 14 octobre de 10h à 18h à la salle des conférences et dans le hall d'honneur de l'hôtel de ville de Vesoul. Entrée gratuite.**





## L'année 1986

C'est une jeunesse. C'est une nostalgie. C'est une colère qui ne part pas. On est en 1986, on est étudiant à Marseille, ceint d'une société qui semble si étriquée, on a « *l'impression d'être né quand tout a déjà eu lieu* ». Et, soudain : le Front national entre au Parlement ; puis la cohabitation se met en place, une première sous la V<sup>e</sup> République. En novembre, « *une ambiance électrique* » se met à traverser les campus : la loi Devaquet veut introduire la sélection à l'université.

Didier Castino raconte cette fièvre, l'initiation maladroite au combat (et à l'amour avec une autre étudiante révoltée...). Viennent les sit-in, les manifs, on monte à Paris, le gouvernement ne cède pas. Et envoie même le redoutable PVM, le peloton de voltigeurs motoportés pour tabasser le jeune contestataire. Qui feront une victime : Malik Oussekiné. Qui ne manifestait même pas. Didier Castino se souvient de ce mouvement, de cette « *famille* ». Récit faisant, il dresse une stèle en hommage aux « *humiliés, insultés, désignés* » de notre Histoire. Le poing levé.

J.L.

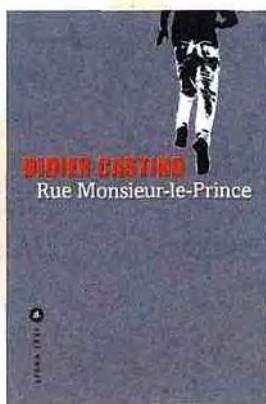
« Rue Monsieur-le-Prince », Didier Castino, éd. Liana Levi, 208 p., 17,50 €.



## Lignes de courses

**R**ue *Monsieur-le-Prince*, le deuxième roman de **Didier Castino**, est d'abord une histoire de courses. Celles que court Victor, le frère du narrateur. Celles qu'Hervé, le narrateur, ne court et ne courra jamais. Celles surtout que l'Histoire a retenues : courses des Juifs tentant d'échapper aux SS, courses des Algériens dans Paris en octobre 1961, courses dans les townships de Soweto... Toutes ces courses pour essayer de ne pas mourir. « *Quand on court on n'a pas le choix* » affirme Hervé. Dans la nuit du 6 décembre 1986, Malik Oussekiné n'a pas eu le choix. Alors « *il faut un récit pour Malik Oussekiné* », pour « *raconter sa course [...] ce laps de temps où sa vie a basculé. Depuis le jazz jusqu'aux coups qui continueront quand il sera mort, écroulé sur le sol, seulement cinq minutes. [...] retenir cette nuit, ralentir la course, l'empêcher de filer et transformer les cinq minutes en une éternité* »

Le narrateur ne court pas, il raconte. « *Seuls nos récits existent* » écrivait déjà Castino dans *Après le silence*, son très remarqué premier roman (lire critique sur [journalzibeline.fr](http://journalzibeline.fr)). Qu'en



est-il de celui-ci ? Roman d'apprentissage (premières revendications, premiers émois) ? Chronique des révoltes estudiantines liées au projet Devaquet ? Réécriture fictionnelle d'une terrible bavure policière (selon le point de vue de la victime, du témoin principal, mais aussi du jeune voltigeur motoporté) ? Réflexion sur la perte des utopies, la montée

des extrêmes, le racisme ordinaire ? Le roman mêle habilement les genres. Le narrateur (toute ressemblance avec l'auteur n'est sans doute pas fortuite) porte une parole forte, pour ne pas oublier les « *racines du mal, un mal qui s'est assis sur nos bancs en 1986, un mal qu'on a combattu, puis qu'on a fini par accepter...* ». Cet Hervé, qui ne cesse de répéter qu'il n'est pas dans l'Histoire, nous fait entrer dans la sienne, qui est aussi la nôtre. Et la longue liste des victimes qui clôt le livre - le dernier nom est celui d'Adama Traoré - égraine « *des noms qui nous appellent, qui nous rappellent à eux* ». Ecrire pour consigner, se souvenir, tenter de circonscrire le mal. Pas inutile par les temps qui courent.

◆ FRED ROBERT ◆

L'auteur et son editrice seront présents à la librairie **L'Histoire de l'œil**, Marseille, le 17 mars à partir de 19 heures.

*Rue Monsieur-le-Prince* ◆ **Didier Castino**  
Éditions Liana Levi 17,50 €



## ROMAN POLITIQUE ET SOCIAL

# Courir à sa perte ou les racines du mal selon l'auteur Didier Castino

" Au 20, rue Monsieur-le-Prince, le 6 décembre 1986, vers une heure trente du matin, un jeune homme de mon âge va être frappé à mort par la police après avoir couru sur le trottoir". Celui qui relate l'événement se nomme Hervé Rivière. Étudiant à l'époque, (il avait 19 ans au moment des faits qui remontent à une trentaine d'années), il s'est répété très tôt qu'il n'avait pas d'histoire, qu'il ne faisait pas partie de l'Histoire, persuadé que " l'Histoire est celle que l'on raconte". Impression à laquelle s'ajoute le sentiment d'avoir vu sa jeunesse filer entre ses doigts, perdant une à une ses illusions, et retournant aux événements du passé avec un sentiment d'inachevé. Il vivait à Aix-en-Provence, se réunissait avec quelques camarades en plein cœur de La Rotonde, manifestant son hostilité à la loi Devaquet sur la réforme des Universités. "Je suis comme témoin de ce à quoi je participe, cela m'arrache à l'attente et à la lenteur de devenir adulte" précise-t-il, parlant de lui, parlant pour lui et pour ceux qui lui ressemblent. D'Aix à Paris, en adéquation avec toute la jeunesse française, Hervé mobilise ses forces et s'insurge contre une double indignation : ce qu'il pense être la volonté affichée par le gouvernement de démanteler l'enseignement supérieur,



Ce roman écrit sans dialogue apparaît comme le triste aboutissement d'une longue traversée de la désillusion. / PHOTO DR

et une autre plus concrète ne tenant pas de la réflexion idéologique, à savoir la mort d'un jeune homme couronné et tué par les forces de l'ordre. Est-ce en réaction à toute cette sombre affaire se terminant par la course de Malik Oussekin, qu'Hervé s'est mis à courir à son tour, sans passion, en ayant mal, en souffrant ? Il court donc. Et pourquoi ? "On court parce que les forces ne sont pas égales, on court parce qu'il y a un déséquilibre, on court parce qu'il y a un Noir et un Blanc, des Juifs que l'on pointe avec une arme, des Algériens qu'on jette à la Seine. On court pour échapper au mas-

sacre" dit-il. Et d'ajouter : "On court, on fuit dans la ville quand les forces de l'ordre essaient de contenir le flot des manifestants, cherchant à les disperser et répondre aux ordres de leurs supérieurs qui espèrent rendre inaudibles les cris de la rue". En mettant en parallèle la course de Malik Oussekin et toutes les autres associées à une rébellion et à une résistance, Didier Castino nous donne à lire un roman politique et social à hauteur d'homme, qui comme son premier livre, *Après le silence*, bruisse de la douleur des hommes. Ce *Rue Mon-*

sieur-le-Prince qui se présente comme un cri de colère contre le racisme, la violence et les trahisons politiciennes, c'est en quelque sorte le versant sombre du *Courir* de Jean Echenoz, biographie romancée d'Emil Zátopek, où l'on voyait un athlète de haut niveau sortir grandi par ses chevauchées fantastiques que l'on peut assimiler à des actes d'insoumission. Le roman de Didier Castino brosse le portrait d'un homme courant à sa perte, l'occasion pour l'auteur de s'interroger sur les racines du mal, "un mal qui s'est assis sur nos bancs en 1986, un mal qu'on a combattu et qu'on a fini par accepter" lance-t-il avec des mots sans effets, illustrant tous une froide colère républicaine. On ressort secoués et très émus de ce roman écrit sans dialogue et qui évoque le 21 avril 2002 comme l'aboutissement d'une longue traversée de la désillusion. L'auteur montrant au passage que l'on peut encore écrire des textes de combats, se rapprochant ainsi de la littérature et des engagements personnels d'Albert Camus. Un roman solitaire et tragique !

Jean-Rémi BARLAND

"Rue Monsieur-le-Prince" par Didier Castino. Editions Liana Levi, 201 p., 17,50€. Didier Castino dédicacera son roman à la Librairie Goulard d'Aix-en-Provence le 22 avril prochain



## Rue Monsieur-le-Prince : Un récit pour Malik

C'est un superbe récit, un subtil mélange d'émotions, entre réalité et fiction, porté par une écriture percutante et précise. Idéale.

A la fois politique, historique et intime, éloquent et touchant, il réveille avec une force inattendue, une proximité troublante, des souvenirs de révolte, d'engagement communs à toute une génération d'étudiants français en 1986, indignée par la loi Devaquet et atterrée par la mort de Malik Oussekin.

A travers la voix et le regard d'Hervé, jeune étudiant en Lettres à Marseille en 1986 et devenu professeur de Français trente ans plus tard, **Didier Castino**, va bien au-delà du témoignage personnel et offre à son personnage une dimension collective, infiniment juste, dans laquelle le lecteur d'aujourd'hui (notamment le quasi cinquantenaire) se retrouve, un peu ébranlé mais révélé à lui-même comme cela arrive rarement en littérature.

Habilement construite, l'histoire se déploie en plusieurs mouvements, sous plusieurs formes et alterne entre deux époques, oscille entre réflexions existentielles, questionnements politiques et fiction, témoigne avec autant d'exactitude de l'exaltation de la jeunesse que des renoncements, d'une certaine lâcheté attachés à l'âge mûr.

*"On attend plus de cent mille personnes et on est là ! [...] Notre vie qui nous a poussé à venir jusqu'ici".*

Elle définit sans héroïsme mais avec une sensibilité poignante le parcours d'un homme ordinaire, qui s'interroge, à partir d'un mouvement étudiant d'ampleur et d'un fait-divers (la mort de Malik Oussekin) sur le racisme, les violences policières, l'engagement, sa place dans l'Histoire, le combat, la résistance aujourd'hui, les désaccords qu'il entretient avec la vie qu'il mène, ses contradictions.



[Visualiser l'article](#)

Avec une écriture sans emphases, un rythme vif calé sur la course à pied, les cortèges de manifestants en marche, les escadrons du peloton de voltigeurs ; avec une tonalité lucide, teintée d'amertume, de tristesse et d'inquiétude parfois, Didier Castino compose une trajectoire expressive que l'on suit sans esquivance, entraîné, impliqué et dont certains chapitres, plus romanesques que d'autres (ceux notamment sur les derniers moments de vie de Malik Oussekinge ou ceux qui empruntent la voix du CRS meurtrier), intensément vibrants, laissent chancelants.

Interpellé de toute part, confronté à des souvenirs semblables ravivés notamment par certaines références culturelles présentes dans le récit, le lecteur (s'il appartient à cette génération) est complètement envahi par les événements de sa propre jeunesse, retrouve l'atmosphère singulière de ces moments avec une certaine mélancolie et, par ce roman, devenu au fil de pages, absolument nécessaire, il accompagne naturellement le narrateur dans son questionnement et le constat d'une vie passée à côté de l'Histoire. *"Je ne faisais pas partie de l'Histoire, je le pense encore aujourd'hui. L'impression d'être né quand tout a déjà eu lieu [...] Né après la guerre, après la Résistance, après la Libération. Même 81, je l'ai raté."*

Et pour les autres lecteurs, jeunes ou moins jeunes, le roman, par sa portée universelle, son intérêt historique et politique, son ancrage fort dans l'actualité, sa profonde humanité, sa prose fine et sensible, demeure remarquable et incontournable.

Visuel indisponible

Editeur : **Liana Levi**

Genre :

Total pages : **198**

Traducteur :

ISBN : **9782867469077**

Rue Monsieur-le-Prince  
de Didier Castino

Que retenir de sa jeunesse quand elle a filé, quand on se retourne sur les événements qui nous ont façonnés? Hervé, lui, ne peut oublier l'année 1986. À Aix où il vit, mais aussi à Paris et dans toute la France, les étudiants refusent le projet Devaquet sur la réforme des universités. 86, c'est d'abord l'incroyable élan qui traverse les cortèges des manifestations, la première prise de conscience politique, les slogans scandés, l'amour d'Artémis le temps d'un hiver. Mais dans la nuit du 5 au 6 décembre, Malik Oussekinge court et meurt sous les coups de la police au 20, rue Monsieur-le-Prince. Et 86 devient le mouvement étudiant foudroyé. Trente ans plus tard, Hervé revient sur ces instants dont les échos l'obsèdent. Quelles autres courses celle de Malik Oussekinge appelle-t-elle? Quelles racines du mal l'année 86 a-t-elle plantées? En restituant au plus près les faits qui ont marqué sa génération, en inventant l'invisible derrière le fait divers, Didier Castino compose un



[Visualiser l'article](#)

roman fiévreux sur les violences policières et la mémoire commune. Il interroge notre rapport à l'Histoire, nos engagements et nos renoncements.

## Violences policières, une histoire française

L'écrivain Didier Castino dénonce un syndrome né en 1986 lors de la mort de Malik Oussekiné. Il écrit en hommage aux victimes de violences policières dans "Rue Monsieur-le-Prince".



Manifestation Place de la Nation à Paris le 2 mars 2017 contre la violence d'Etat © AFP / Christophe Simone

Dans *Rue Monsieur-le-Prince* qui paraît chez Liana Levi, Didier Castino retrace la vision d'un jeune étudiant des années 80, enthousiasmé par la lutte contre la loi Devaquet pour les Universités. Ce narrateur, originaire d'Aix-en-Provence, a fait le voyage jusqu'à Paris pour participer aux manifestations, jusqu'à celle qui a coûté la vie à Malik Oussekiné. **Malik Oussekiné est ce jeune homme qui avait arrêté ses études et qui n'était pas mobilisé. Il était au mauvais endroit au mauvais moment**, c'est-à-dire sur le trajet des policiers chargés du maintien de l'ordre dans la nuit du 5 au 6 décembre 1986.

L'affaire Oussekiné : l'origine du mal ou le début de la vigilance ?

À travers le roman d'une époque, Didier Castino dénonce ce qu'il appelle "un syndrome" : *"Il entre dans l'Histoire et nous embarque avec lui. Il rejoint les innombrables victimes que l'on a sommées de courir et celles qui courent demain à cause de leurs origines trop visibles."*



**La mort de Malik Oussekine est-elle le point de départ d'un mal français ?** *"Les racines d'un mal qui s'est assis sur nos bancs en 1986 , un mal qu'on a combattu, puis qu'on a fini par accepter..."* comme il l'écrit page 193 ?

*"Je ne le crois pas",* répond au contraire **Sophie Body-Gendrot**, docteure en science politique, professeure émérite et chercheuse rattachée au Centre de recherche sociologique sur le droit et les institutions pénales. *"L'affaire Malik Oussekine a été un détonateur au sein de la police. La peur bleue des autorités de police est désormais justement de heurter un jeune car elles savent que l'opinion se retournera contre l'institution policière. On ne peut pas jeter l'opprobre sur toute une institution, même s'il y a en son sein des pommes pourries. Mais il est vrai que la France fait moins bien en matière de respect de la déontologie que des pays comme l'Allemagne et le Danemark. Car la doctrine en France est de dire que la Police ne rend compte qu'à l'État et non aux citoyens. Les citoyens ne sont pas considérés chez nous comme des partenaires"*

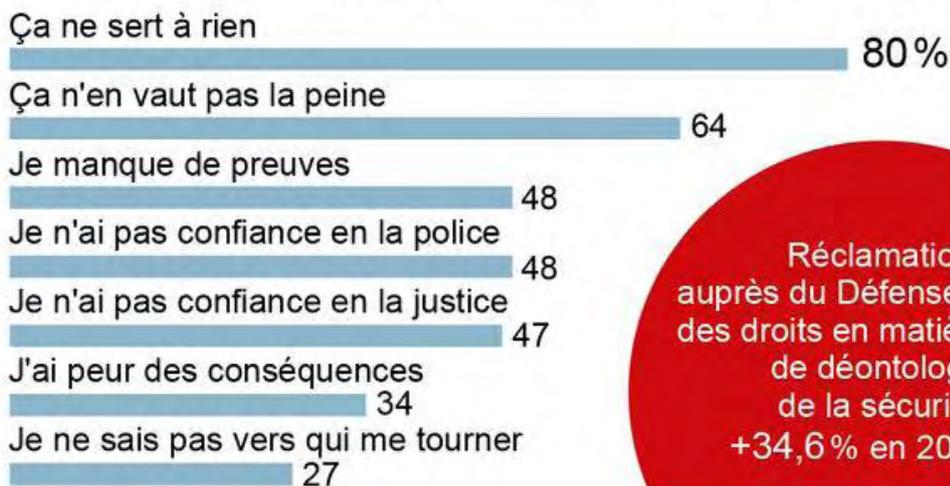
## DÉONTOLOGIE

## PEU DE PLAINTES CONTRE LES FORCES DE L'ORDRE

En % des personnes interrogées\*



Pourquoi les autres n'ont pas entrepris de démarches ?



Réclamations auprès du Défenseur des droits en matière de déontologie de la sécurité : **+34,6% en 2016**

\*enquête « accès aux droits », 5117 personnes interrogées par téléphone du 19 février au 31 mai 2016. Source : Défenseur des droits (février 2017).



De plus en plus de réclamations contre le comportement des policiers

Il n'y a pas d'étude quantitative fiable sur les violences policières mais il n'en reste pas moins que le Défenseur des droits s'est inquiété récemment du nombre de réclamations en matière de déontologie de la sécurité.

**La hausse en 2016 a été de 34,6 %, soit 1225 réclamations contre 910 l'année précédente.** Sur 16% de personnes contrôlées durant les 5 dernières années, 23 % ont été confrontés « à un comportement des agents de sécurité qui ne respecteraient pas le code de déontologie (tutoiement, insultes, brutalité) ». Mais sur ces 23 %, 5 % seulement ont décidé « d'engager une démarche » pour faire valoir leurs droits.

Carte établie par les étudiants du Centre de Formation des Journalistes, recensant les violences relevées dans les médias entre 2005 et 2015.

iframe : redir.opoint.com

**Pour Didier Castino**, lui-même étudiant dans les années 80, l'affaire Malik Oussekiné a été un déclencheur de conscience politique. *"Je ne suis pas anti police, je me méfie des luttes anti-racistes bien-pensantes. Dans le roman j'essaie aussi de me mettre à la place des policiers-voltigeurs. J'imagine totalement, mais sachez que parmi les deux policiers qui ont tabassé Malik Oussekiné, l'un avait son âge. Lors du procès il était sidéré. J'ai voulu essayé d'imaginer ce qui se passe dans sa tête. Comment s'affranchir de la tutelle du motard, exister dans le désastre, dans la violence ? **Je constate que l'uniforme devrait être un rempart mais en fait la police est dans une impasse. De surcroît on minimise toujours la violence.** Pour l'affaire Théo on ne parle que du viol et pas du tabassage. Et cette violence, nous sommes dans un système où l'on sait qu'on va y revenir. "*

La violence c'est toujours contre les-mêmes

Le roman *Rue-Monsieur-le-Prince* se termine par une liste de noms de victimes de violences policières.

**Didier Castino** : *"Les noms sont là, on peut y revenir ; il y a peut-être des noms inventés car je suis romancier, mais beaucoup sont connus et identifiés au fil de revues de presse et de recherche. J'ai trié, aussi, car je voulais montrer que ceux qui tombent se ressemblent par leurs origines. Ils tombent du fait de leurs origines."*

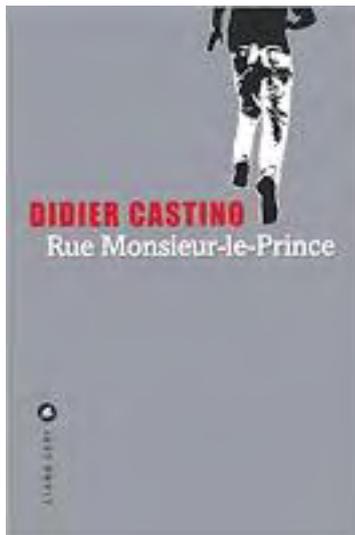
delphine-olympie.blogspot.com

Pays : France

Dynamisme : 4

[Visualiser l'article](#)

## Rue Monsieur-le-Prince



Didier Castino

Liana Levi, 2017

### Le roman d'une génération, née en 1986

Il est des livres qui ont le pouvoir de nous toucher, d'atteindre quelque chose d'intime au plus profond de nous. Parfois, ils vont jusqu'à nous tendre un véritable miroir et l'effet n'en est que plus troublant. On est alors étreint par une sensation étrange, indéfinissable, mélange de saisissement de se sentir mis à nu, de stupéfaction de voir mis en mots ce que l'on ne percevait que confusément et de reconnaissance envers l'auteur. C'est ce moment exceptionnel que j'ai connu en lisant le magnifique et si juste livre de Didier Castino *Rue Monsieur-le-Prince*.

Hervé était âgé de 22 ans lorsque les étudiants investirent les rues de nombreuses villes de France en novembre et décembre 1986 pour exiger le retrait du projet de loi Devaquet. Premier mouvement d'ampleur depuis 1968, auquel il fut inévitablement comparé, il avait ceci de particulier - comme son aîné - qu'il était mené par de tout jeunes gens. Ceux-ci s'insurgeaient contre une mesure visant à instaurer la sélection à l'entrée des universités et donner à ces dernières une autonomie de gestion. Un projet inacceptable pour tous ces jeunes qui y voyaient une remise en cause d'un principe fondamental, celui de l'égalité des chances. Et remettre en cause ce principe dans les universités, c'était proposer une forme de société dans laquelle ils ne voulaient pas s'inscrire.

J'étais en terminale et, comme de nombreux lycéens, j'ai emboîté le pas aux étudiants pour scander à gorge déployée «Devaquet, au piquet» et autres slogans plus ou moins mutins. Ce fut un moment de liesse et de ferveur où l'on occupait nos établissements et où l'on passait des heures dans les AG à élaborer la formulation qui ferait mouche. Au diable les cours et les profs, les parents et la routine quotidienne ! Nous avions un dessein bien plus grand à mettre en œuvre ! Ce fut très certainement un moment fondateur pour ma

delphine-olympie.blogspot.com

Pays : France

Dynamisme : 4

[Visualiser l'article](#)

génération car c'était, au terme de notre adolescence, comme une naissance à une forme active et volontaire de citoyenneté. C'était faire l'expérience que l'on pouvait, collectivement, changer les choses. C'était notre sortie définitive du monde de l'enfance.

Mais notre exaltation et notre innocence furent brutalement fauchées la nuit 6 décembre, lorsqu'un jeune homme de 22 ans, Malik Oussekinge, fut battu à mort par des policiers. La liesse s'en est définitivement allée, la gravité l'a remplacée. Les marches hier joyeuses et bruyantes devinrent silencieuses et tristes.

Le nom de Malik Oussekinge est resté douloureusement gravé en moi, comme il l'est resté en Didier Castino.

Refusant de voir ce nom réduit à une simple notice dans les manuels d'histoire, l'écrivain retrace les dernières heures de Malik. Il esquisse son portrait, dit ses goûts et ses aspirations, évoque la maladie dont il était atteint et qui nécessitait un lourd protocole de soins, et il suit sa course effrénée, épouvantée, dans les rues pleines d'effervescence du VI<sup>e</sup> arrondissement, tandis que deux policiers à moto le pourchassaient. Il restitue ses derniers instants, lorsque les policiers forcèrent l'entrée de l'immeuble de la rue Monsieur-le-Prince où il avait trouvé refuge. Il dit les coups, il dit l'acharnement et il dit encore l'effroi du seul témoin qui se trouvait présent.

Mais la grande valeur de ce livre tient à ce que Castino n'en fait pas un événement isolé. Il l'inscrit dans un *continuum* historique. Malik Oussekinge n'est ni le premier ni le dernier homme à mourir au terme d'une course éperdue pour échapper à la violence de qui représente l'autorité, et qui le conduira à la mort. Du massacre du 17 octobre 1961 à Zyed et Bouna en 2005, ou encore, plus récemment, à Adama Traore, combien d'êtres, des adolescents parfois, ayant pour seul point commun et pour seul tort de n'avoir pas la peau blanche, ont-ils ainsi perdu la vie ? Combien ont couru pour échapper à l'horreur ? Courir pour ne pas entrer dans l'Histoire, pour ne pas venir grossir le nombre des pages les plus laides qui la constituent, pour arrêter cet intolérable mouvement des hommes vers la haine et le rejet de l'autre.

Une histoire tellement éloignée de celle que nous voulions écrire, en 1986.

Ce livre-ci, je l'ai tellement aimé que je ne résiste pas au désir de vous en faire partager un extrait, ici !

